

MALADIE ET SANTÉ : CANGUILHEM, LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE

Benoît Berthelier, doctorant à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, chargé de mission à la chaire de philosophie à l'hôpital (GHU Paris Psychiatrie & Neurosciences).

Bonjour à toutes et à tous. Je suis Benoît Berthelier, agrégé de philosophie, et doctorant à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne, et chargé de mission à la chaire de philosophie à l'hôpital de Sainte-Anne.

Aujourd'hui, je souhaiterais vous parler un petit peu des concepts de santé et de maladie en revenant à l'œuvre du philosophe Georges Canguilhem.

Il n'y a, apparemment, rien de plus banal que la maladie. Elle fait aujourd'hui plus que jamais partie de notre quotidien. Il n'est pourtant pas si simple de définir rigoureusement les concepts de maladie et de santé qui paraissent si communs. Pourquoi est-il si important de chercher à définir ces concepts ? Eh bien, tout simplement parce que ce sont eux qui donnent à la médecine son objet et son sens. Si la médecine est d'abord une activité thérapeutique, une activité qui vise à soigner les malades et à leur faire retrouver la santé, alors il est absolument nécessaire de déterminer ce qu'on entend précisément par "santé" et par "maladie".

À l'inverse, croire que ce travail de définition de la santé et de la maladie est indifférent ou secondaire, c'est penser que la médecine n'est pas primordialement une activité thérapeutique mais une simple étude scientifique des vivants qui peut avoir des applications techniques avantageuses. L'exigence même de prendre au sérieux la définition de la santé et de la maladie implique donc une certaine conception de l'activité médicale qui met au premier plan la clinique et le soin. En ce sens, l'enjeu est ici, d'emblée, éthique.

Mais ce travail de définition soulève bien d'autres enjeux : des enjeux sociaux, politiques et économiques notamment. En effet, ce qui est considéré comme une maladie peut être traité, par exemple par un médicament produit par un laboratoire pharmaceutique, et ce médicament peut lui-même être remboursé par l'assurance maladie, etc. On voit donc que la définition de ce qui compte comme une maladie n'est pas que l'affaire du médecin ou du philosophe, c'est aussi celle de l'hôpital, de l'université, de l'État, des compagnies d'assurance, de l'industrie et de bien d'autres institutions.

La distinction de la santé et de la maladie ne dépend pas uniquement de jugements scientifiques mais aussi de jugements sociaux, politiques ou même moraux. La définition de la santé et de la maladie peut ainsi fluctuer selon les sociétés et les périodes de l'histoire. Par l'exemple, l'homosexualité a longtemps été considérée comme une maladie psychiatrique officiellement jusqu'en 1973 aux États-Unis. On pourrait être tenté d'en déduire que la maladie est une notion entièrement relative. Ce

qui est pathologique dans tel milieu mais aussi dans telle société ou telle culture peut être considéré comme normal dans une autre et inversement. De sorte qu'il serait apparemment vain de vouloir fonder la distinction entre santé et maladie.

Et pourtant, cela paraît nécessaire pour éviter, par exemple, qu'un comportement soit considéré à tort comme une maladie, l'homosexualité par exemple, ou qu'au contraire, un comportement ou un état ne soit pas considéré comme une maladie, alors qu'il le devrait. Par exemple, certaines formes d'obésité sévère qu'on a souvent tendance à voir comme le signe d'un manque de volonté ou comme un échec social. Tout l'enjeu est donc de trouver une définition de la maladie et de la santé qui soit suffisamment bien fondée pour ne pas nous exposer à une forme de relativisme sans pour autant laisser de côté ce qu'on pourrait appeler la dimension "normative" de la distinction entre ces deux notions.

En effet, être malade, ce n'est jamais simplement un fait strictement objectif. Être malade, c'est aussi et avant tout donner une valeur négative à ce fait. C'est expérimenter comme difficile, non désirable ou même inférieur cet état dans lequel moi, en tant que malade, je suis contraint de vivre. Autrement dit, la différence entre santé et maladie n'est pas qu'une différence de nature ou une différence de degré, c'est d'abord une différence de valeur. Être malade, c'est moins bien qu'être en bonne santé. L'idée est très simple, mais rien n'est plus complexe que de s'y tenir, comme le montre l'œuvre de Georges Canguilhem sur laquelle nous allons ici nous pencher.

Après avoir été professeur de philosophie pendant plusieurs années, Canguilhem commence des études de médecine et soutient en 1943 une thèse intitulée "Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique". Cette thèse hybride d'un philosophe médecin est l'œuvre majeure de Canguilhem. Elle sera rééditée en 1966 en même temps que certaines nouvelles réflexions de l'auteur pour constituer l'ouvrage qu'on appelle aujourd'hui "Le Normal et le Pathologique".

Dans cet ouvrage, Canguilhem va tout d'abord critiquer les différentes manières dont les médecins ont conçu la distinction entre santé et maladie. Pour Canguilhem, cette distinction n'est pas "qualitative" au sens où la maladie ne diffère pas de la santé comme une qualité d'une autre qualité. La maladie ne s'oppose pas à la santé comme le chaud au froid. La maladie, en particulier, n'est pas une chose ou une essence. La tuberculose, le diabète, etc. ne sont rien en elles-mêmes. Il y a seulement des tuberculeux et des diabétiques. En un sens, il n'y a pas de maladie mais seulement des malades. La maladie n'est pas quelque chose de substantiel à quoi s'opposerait un état sain caractérisé par son absence.

La distinction entre santé et maladie n'est pas non plus "quantitative". Cela, c'est justement ce que voudrait nous faire croire une certaine médecine scientifique pour laquelle les phénomènes pathologiques ne sont qu'une variation quantitative par excès ou par défaut des phénomènes physiologiques ou anatomiques qui leur correspondent. Par exemple, avoir trop de sucre dans le sang ou pas assez, avoir une tension artérielle trop basse, trop haute, etc. C'est ce que Canguilhem appelle le principe de Broussais et qu'il retrouve chez Claude Bernard, grand médecin du XIXe siècle et père de la médecine expérimentale.

Pour Claude Bernard, il y a, d'une part, une profonde homogénéité entre maladie et santé. La maladie est physiologiquement homogène à la santé, elle est de même

nature. Et d'autre part, il y a une profonde continuité entre maladie et santé. On passe de l'une à l'autre par une variation quantitative continue, sans rupture brusque. La maladie ne fait donc pas irruption dans le corps sain. Canguilhem va s'opposer à cette conception. La maladie et la santé ne sont pas homogènes. Il y a entre elles, on l'a dit, une différence radicale de valeur. Tomber malade, c'est être contraint à vivre une vie dont on ne veut pas, une vie rétrécie qui est, en même temps, une nouvelle vie. En effet, le malade sent bien qu'il ne peut plus vivre comme avant. Et c'est ce sentiment et cette rupture qui sont occultés par la conception quantitativiste de Claude Bernard.

Pour la même raison, on ne peut pas non plus définir la santé comme le cas statistiquement typique et la maladie comme un écart à la moyenne des cas observés. Même si la distinction santé / maladie était exprimable en des termes statistiques très raffinés, ce n'est pas par là que la maladie se signalerait. En effet, il n'y a pas de maladie sans sujet qui en porte témoignage. Et c'est bien de ce témoignage, et pas d'une quelconque régularité statistique, que le médecin doit partir pour s'acquitter de son devoir médical envers l'individu malade. La maladie est toujours singulière, parce qu'elle est la maladie d'un individu particulier. C'est en tant qu'elle en vient à se manifester dans la vie d'un malade, qu'elle devient un objet pour la clinique.

Le pathologique n'est donc pas une simple anomalie, un simple écart statistique à un type morphologique ou fonctionnel. Le pathologique implique un pathos, un sentiment de souffrance ou d'impuissance, un "sentiment de vie contrariée". La maladie est une valeur négative, cette négativité n'étant pas le fruit d'un jugement de valeur porté sur la vie à proprement parler, car en la matière, il n'y a personne qui juge, à part la vie elle-même. C'est pourquoi Canguilhem parle de polarité vitale des valeurs. La vie pose elle-même des distinctions entre le bon et le mauvais, entre le sain et le malade, entre ce qu'elle recherche et ce qu'elle tient loin d'elle.

En effet, la vie n'est jamais indifférente aux conditions dans lesquelles elle peut se déployer. La polarité qui la caractérise n'est donc pas le propre de la vie humaine mais de toute forme de vie, ce pourquoi le terme "jugement" est ici inapproprié. La vie ne juge pas, elle polarise. La vie est une activité normative, c'est-à-dire qu'elle est une activité d'évaluation du donné et d'organisation du milieu. En effet, la normativité de la vie ne se définit pas indépendamment du milieu. Être normatif, c'est justement pouvoir tester et évaluer différentes façons de vivre dans un certain milieu, c'est pouvoir organiser un milieu autour de la norme de vie qu'on s'est donnée. Car on vit toujours selon une norme.

La maladie elle-même est une certaine norme de vie. La maladie, en ce sens, est normale. Cela signifie qu'il peut aussi y avoir, dans la maladie elle-même, des écarts à la norme qu'elle institue. Des maladies dans la maladie en quelque sorte. Des périodes d'emballement. Au contraire, des parenthèses qui offrent un peu de répit. Des retournements soudains qui bouleversent l'allure de la maladie. La maladie est une norme de vie mais qui n'est, pour autant, pas saine, parce qu'elle est comparativement repoussée par la vie.

Pourquoi la vie repousse-t-elle la maladie ? Parce que la maladie est, avant tout, une incapacité à adopter une autre norme de vie, à évaluer autrement, à se risquer à de nouveaux comportements ou à la poursuite de nouveaux buts. Le malade est contraint à une norme de vie limitée et qu'il ne peut faire varier selon son bon plaisir. Il doit rester alité, s'astreindre à un traitement, il ne peut plus sortir ou travailler autant qu'il le

voudrait. Au contraire, l'homme sain est celui qui peut toujours instituer une autre norme de vie. L'homme sain n'est pas celui qui va courir un marathon tous les samedis mais celui qui peut décider de s'entraîner pour cela, et éventuellement y parvenir. Le malade n'a pas ce luxe. Ce qui fait la valeur de la santé, c'est qu'on peut en abuser, c'est qu'on peut la dilapider sans crainte de ne jamais la recouvrir. "La santé, c'est une marge de tolérance des infidélités du milieu", dit Canguilhem. Être en bonne santé, c'est pouvoir s'autoriser des écarts, c'est pouvoir tomber malade et s'en relever. À l'inverse, le malade ne peut tolérer aucun écart et il est bien souvent obsédé et épuisé par le maintien de la seule norme de vie qu'il puisse s'autoriser au sein de laquelle il se sent à peu près normal. Être malade, c'est donc aussi avoir un rapport maladif à la santé et être en bonne santé, c'est avoir un rapport sain à la maladie.

Pour Canguilhem, la différence entre santé et maladie n'est donc ni une différence de qualité ni une différence de quantité, c'est une différence de capacité, de capacité normative. Si la maladie se définit comme incapacité ou "incapacitation" normative, il n'en reste pas moins que c'est une norme de vie qui vaut par elle-même, qui n'est pas la simple absence de la santé. La maladie, en tant qu'elle pousse le vivant à la lutte et au surmontement de cette forme de vie négative qui le caractérise, est aussi ouverture à une "expérience d'innovation positive du vivant".

En effet, guérir, de ce point de vue, n'est pas revenir à l'état qui précédait la survenue de la maladie. Guérir, c'est innover, c'est embrasser une vie nouvelle. Le normativisme de Canguilhem, on le voit, ne s'enracine donc ni dans une anthropologie ni dans une histoire de la médecine mais dans une authentique philosophie de la vie. C'est ce qui fait sa singularité et c'est aussi ce qui le préserve d'une forme de relativisme. La normativité, si elle se décline de multiples manières dans la vie humaine, est d'abord le propre de la vie en tant que telle, quels que soient l'époque, la société ou le contexte dans lequel elle se trouve placée.

Et c'est à ce niveau fondamental que la médecine trouve aussi sa source et son sens. En effet, la médecine comme thérapeutique n'est que le prolongement de l'activité vitale de lutte contre tout ce qui est de valeur négative pour le vivant. Santé et maladie sont bien relatives à chaque norme de vie individuelle, mais cette relativité n'invite pas au scepticisme. Au contraire, il s'agit plutôt d'une invitation à tenir compte de la singularité de chaque malade, ce qui est le sens même, d'ailleurs, de l'activité de soin. Canguilhem ne cherche pas à montrer qu'on ne peut jamais savoir, au fond, ce qu'est une maladie de façon objective, universelle et nécessaire. Canguilhem nous rappelle plutôt que pour soigner des malades, il faut à chaque fois se demander ce qu'il en est de cet individu en particulier, de la norme de vie qui lui est propre et des besoins qui sont les siens.